

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



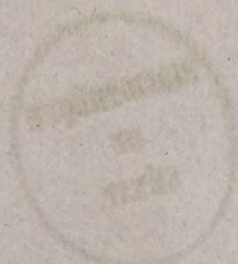
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE FINE

COLLECTION



LIBRARY OF THE

MUSEUM OF NATURAL HISTORY

JÉ CHERCHE MON PERE,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le
théâtre de la Cité, le 29 floréal, an V,
ou 8 mai, 1797 (v. s.)

PAR HYACINTHE DORVO.



A PARIS;

Chez BARBA, Libraire, rue St.-André-des-Arts;
N°. 27, au Magasin des Pièces de Théâtre.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

Il me reste à rendre aux artistes sociétaires du théâtre de la Cité, la justice qu'ils méritent. Loyauté, franchise, zèle, voilà ce que j'ai trouvé chez eux tous en général, sans oublier le *Noir St.-Edme*, dont la conduite envers moi, lui assure à jamais mon estime et mon amitié. Le public a jugé les talens des acteurs chargés des différens rôles de ma comédie : je desire qu'il en soit aussi satisfait que je le suis personnellement de chacun d'eux ; après ce tribut d'éloges légitimes, je crois pouvoir faire à madame *Caumont, Pélicier et Brunet*, leurs camarades et amis, ainsi qu'eux, un compliment particulier sur la manière dont ils se sont acquittés de leurs personnages, (les plus importans de ma pièce) : ma tâche, maintenant, est d'imaginer un cadre dans lequel je mette les autres à même de figurer avec autant d'avantage que ceux-ci viennent de le faire : les succès qu'ils ont obtenus, assurent ceux qu'ils auront par la suite, quand les gens de lettres les placeront convenablement à leurs talens.

JECHERCHE MON PERE,

COMÉDIE

ENTROIS ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une place publique ,
sur laquelle sont quelques arbres ; sur les
côtés , un café à la droite de l'acteur et
plusieurs tables devant.*

SCENE PREMIERE.

LE PROCUREUR , LE MAITRE DE POSTE ,
LE PERRUQUIER , assis auprès d'une table ,
occupés à boire ; CADET les sert.

LE PERRUQUIER.

Oui, cadedis, messieurs, je le dis hautement ,
Il n'est pas un endroit dessous le firmament ,
Une ville à mon gré, plus belle, plus grivoise
Et plus droite sur-tout que celle de Pontoise !
Je ne vous parle pas de son excellent veau ,
Mais son vin !... Convenez qu'on le boit bien sans eau ?
A vous, mes chers messieurs.

LE M^e. DE POSTE.

De bon cœur.

LE PROCUREUR.

Moi, de même,

LE PERRUQUIER, appelant.

Une bouteille, holà !

(Cadet entre et la leur sert).

Ce n'est que la troisième.

6 JE CHERCHE MON PERE,

LE PERRUQUIER.

C'est le centre des arts, ainsi que du bon goût,
Et près d'elle Paris ne paroît rien du tout.

LE PROCUREUR.

Fi donc.

LE M^e. DE POSTE.

Le beau pays, morbleu, pour qu'on le loue,
Que diable y trouve-t-on? Des sots et de la bôte.

LE PERRUQUIER.

Les talens chaque jour le désertent aussi,
Et semblent se donner un rendez-vous ici,
Vous en êtes la preuve exacte l'un et l'autre,
L'esprit que vous avez...

LE PROCUREUR.

N'est rien auprès du vôtre.

LE PERRUQUIER.

Ne parlez pas de moi.

LE PROCUREUR.

Mais enfin....

LE PERRUQUIER.

C'est assez.

LE M^e. DE POSTE.

On vous connoit, monsieur.

LE PERRUQUIER.

De grace, finissez.

Aussi quelle union brillante se prépare!

Elle fait dans la ville un bruit, un tintamare!

Comme auprès de vous deux on sait que j'ai l'honneur

D'avoir acquis, messieurs, tant soit peu de faveur,

Je ne puis faire un pas, me rendre chez personne,

Sans que sur cet hymen on ne me questionne.

Monsieur Brivac!... Eh bien?—Parlez donc, mon petit.

J'ai hâte, faites vite.—Est-ce vrai ce qu'on dit?

Quoi donc?—Monsieur Bridois, cet homme de mérite,

Cet ancien procureur, qu'à la ronde l'on cite,

Va marier sa fille à monsieur Bridan?—Oui,

De cet événement que je suis réjoui!

Si l'époux est l'enfant gâté de la nature,

Qui peut-on comparer à sa belle future!

À vos soins je prévois que l'on recourera,

Et qu'au repas de noce on vous invitera?

LE PROCUREUR.
En doutez-vous ?

LE M^e. DE POSTE.
Souffrez qu'à mon tour, je riposte.

LE PERRUQUIER.
Mais quel air vous avez pour un maître de Poste !
Sandis ! quand je vous vois passer sur le bidet,
Je suis scandalisé du tort qu'on vous a fait.
Vous étiez né, monsieur, c'est moi qui vous le jure,
Pour conduire un Empire et non pas la voiture.

LE M^e. DE POSTE.
Vous me flattez.

LE PERRUQUIER.
Non pas, je ne dis rien de trop,
Et laissez ma franchise aller le grand galop.
Mais la bouteille est vide, il en faut une neuve.

LE M^e. DE POSTE.
Cadet ! du vin.
(*Cadet vient et sert*).

LE PERRUQUIER.
Où donc est notre aimable veuve ?
Elle a depuis un tems déserté son comptoir.

LE M^e. DE POSTE.
Sa présence à l'église est son premier devoir.
Une bigotte !

LE PERRUQUIER, voyant entrer Cadet.
Paix !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CADET.

LE PERRUQUIER, à Cadet qui apporte du vin.
Ta tante, où donc est-elle ?

CADET.
A Vêpres.

LE M^e. DE POSTE.
L'ai-je dit ?

LE PERRUQUIER.
Mais quel excès de zèle !
Elle est par trop pieuse.

CADET.
Enfin, que voulez-vous ?

86 JE CHERCHE MON PERE,
On ne peut disputer des couleurs, ni des goûts.
Quand elle ne dit rien, volontiers je l'excuse,
Faut la laisser prier dès que ce jeu l'amuse.
Je voudrois en cela, pouvoir lui ressembler,
Dire mon chapelet, et puis me consoler.

LE PERRUQUIER.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

CADET.

J'ai... que je suis malade.

LE PERRUQUIER.

De foiblesse, peut-être ? Avale une rasade.

CADET.

Je n'en veux pas.

LE PERRUQUIER.

Prends donc.

CADET.

J'en'ai besoin de rien.

LE M^e. DE POSTE.

C'est un remède sûr.

CADET, avec humeur.

Eh ! je me porte bien.

LE M^e. DE POSTE.

Va te coucher.

(Cadet sort).

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté CADET.

LE PROCUREUR, après avoir réfléchi.

Son mal provient de quelque chose.

LE PERRUQUIER, après un moment de réflexion.
Sans contredit.

LE PROCUREUR.

Je crois en pénétrer la cause.

LE PERRUQUIER.

Et moi donc ?

LE PROCUREUR.

Quelque femme occupe son esprit.

Dans mon quartier souvent il rode à petit bruit.

LE PERRUQUIER.

Cupidon est subtil, et ce souverain maître,
Sans qu'il s'en défiât, l'a maltraité peut-être ?

LE PROCUREUR.

Quelle sagacité ! c'est cela sûrement !

LE PERRUQUIER, *applaudissant*.

Hem ? vais-je droit au but , à votre sentiment ?

LE M^e. DE POSTE.

Laissez donc , c'est un sot.

LE PERRUQUIER.

Cela ne veut rien dire.

LE M^e. DE POSTE.

Sa tante , tous les jours , lui montre encor à lire.

LE PERRUQUIER.

Mais les bêtes , monsieur , ne lisent pas ; leur cœur

N'en est pas moins sensible à l'amoureuse ardeur.

Croyez ce que je dis , j'ai de l'expérience :

Sur ce fait la nature est la bonne science.

De ce vaste univers j'ai vu les habitans ,

Et les benêts sont ceux qui font le plus d'ensans.

LE PROCUREUR, *finement*.

A l'application.

LE PERRUQUIER.

Dans ce genre d'escrime

Qui peut nous refuser un renom légitime ?

Quand comme nous on fit le métier de soldat.....

LE M^e. DE POSTE.

Quoi ! vous avez servi ?

LE PERRUQUIER.

Sans doute ! avec éclat.

LE PROCUREUR.

Ainsi que nous ?

LE PERRUQUIER.

Eh donc ! dans la cavalerie.

LE M^e. DE POSTE.

Que ne le disiez-vous ?

LE PERRUQUIER.

Touchez-là , je vous prie.

Comme le hasard fait les choses à propos !

Qui croiroit qu'un café rassemble trois héros.

Cette rencontre-ci veut que l'on boive un verre.

LE PROCUREUR.

Volontiers.

LE M^e. DE POSTE.

Sur cela je ne recule guerre.

10 JE CHERCHE MON PÈRE,
Et votre régiment se nommoit ?

LE PERRUQUIER.

Par malheur

Je ne m'en souviens pas. Mais pour un procureur ;
Je suis vraiment surpris qu'un emploi si profane
Vous ait pour quelque tems fait quitter la chicane ?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Mon cher monsieur Brivac, je fus jeune autrefois,
Et cet âge, sur nous, ne perd jamais ses droits.

On a beau nous vouloir tenir à la lisière,

Des écarts tôt ou tard marquent notre carrière.

J'avois le sang bouillant, de vives passions ;

Le sexe attiroit seul mes adorations ;

Doué d'un peu d'esprit, ayant quelque tournure ;

Auprès de lui j'étois en fort bonne posture ;

Je fréquentois les bals, et ce fut à l'un d'eux

Que je trouvai l'objet qui captiva mes vœux ;

Alors, plus de travail. Contre moi l'on se ligue.

Mon père agit si bien qu'il découvre l'intrigue,

Et parlemente et fait, moyennant certain prix,

Que ma belle à huis clos, s'éloigne de Paris.

Une correspondance, entre nous bien secrète ;

Me fit bientôt après connoître sa retraite.

Sans argent, et brûlant du desir de la voir,

Je pris alors conseil de mon seul désespoir ;

Je m'engageai, partis ; et voilà l'aventure

Qui, deux ans, m'éloigna de la cléricature.

LE M^e DE POSTE.

Deux ans ! le beau congé ! qu'est-il auprès du mien ?

Moi, je fus de l'état quatorze ans le soutien.

Mais sur votre récit, entre nous on peut faire

Certain rapprochement qui n'est pas ordinaire.

Je me suis engagé par amour comme vous.

LE PERRUQUIER.

Mais quelle analogie il existe entre nous !

C'est par amour aussi, non compris le courage,

Que j'ai d'un militaire endossé l'équipage.

LE M^e DE POSTE.

Et quel nom portiez-vous ?

LE PERRUQUIER.

Comme j'avois du cœur,

Le ministre me fit appeller la Valeur.

LE PROCUREUR.

Je me nommois ainsi.

LE M^e. DE POSTE.

Je m'en vais vous surprendre ,

Vous êtes mes patrons.

LE PERRUQUIER.

Je ne puis le comprendre ,

Tant cet évènement paroît surnaturel !

Admirez du très-haut le décret éternel.

Des quatre fils Aimons on ternira la gloire ,

Quand des trois la Valeur , on contera l'histoire.

Tous trois nous nous trouvons ici , ne sai comment ,

Une explication se fait sur le moment.

Tous trois avons servi dans la cavalerie ,

Tous trois avec honneur défendu la patrie ,

Et ce qui plus encor augmente le micmac ,

Monsieur a nom Bridois , vous Bridau , moi Brivac.

Pour que la ressemblance entre nous soit entière ,

Il ne me manque plus qu'un rayon de lumière.

Je suis veuf , et peut-être ici bas , que sait-on ?

De ma race , messieurs , il est un rejeton.

Si ce nouveau rapport entre nous se rencontre ,

Au public , en payant , je veux que l'on nous montre.

LE PROCUREUR.

Pour la seconde fois , je suis veuf ; et ma foi ,

Ce que vous dites-là peut s'appliquer à moi.

LE PERRUQUIER.

Fort bien , et vous , monsieur ?

LE M^e. DE POSTE.

Il faut que j'en convienne ,

Veuf , ainsi que vous deux , votre cause est la mienne.

LE PROCUREUR , *au maître de Poste.*

Ah ! vous avez ?....

LE PERRUQUIER.

Papa , point de discussion.

Il est au tribunal de la confession ,

Et l'avou qu'il a fait , aussi bien que le nôtre ,

Entré par une oreille a dû sortir par l'autre.

Buvons ce dernier coup au tendre engagement

Qui vous doit tous les deux unir incessamment ;

Et je me charge ici de payer la dépense.

12 JE CHERCHE MON PÈRE,

LE M^e. DE POSTE.

Plaisantez-vous ?

LE PERRUQUIER.

Non pas.

LE PROCUREUR.

C'est une extravagance.

LE PERRUQUIER.

Mais....

LE M^e. DE POSTE.

Gardez votre argent.

LE PERRUQUIER.

Soit.

LE M^e. DE POSTE.

Combien devons-nous ?

CADET.

Quatre à vingt-cinq....

LE PERRUQUIER.

Eh bien ! c'est justement....

LE PROCUREUR.

Cent sous.

LE M^e. DE POSTE.

Les voilà.

LE PROCUREUR.

Serviteur.

LE PERRUQUIER.

Songez à mon précepte.

LE PROCUREUR.

Nous vous verrons ?

LE PERRUQUIER.

Ce soir.

LE M^e. DE POSTE.

A souper ?

LE PERRUQUIER.

Je l'accepte.

Adouzas, messieurs, vous êtes pair à pair.

SCÈNE IV.

LE PERRUQUIER, CADET.

CADET, à part.

Le v'là seul à la fin ; tirons la chose au clair.

LE PERRUQUIER, (*à part.*)

Si l'aventure étoit un peu plus vraisemblable,
J'en serois une pièce, on je me donne au diable.
Mais Cadet, en ces lieux, m'alarme tant soit peu,
De la veuve Arcangèle on le dit le neveu.
Souvent ces parentés sont des billevésées;
Je crains que le petit n'aille sur mes brisées.
S'il est vrai, gare à lui; franchement je le plains.
Je suis doux.... Mais.....

CADET, *saluant.*

Monsieur, je vous baise les mains.

LE PERRUQUIER.

Ah! te voilà, Cadet?

CADET.

Oui, moi-même en personne.

LE PERRUQUIER.

Que veux-tu, mon ami?

CADET.

Mon abord vous étonne.

LE PERRUQUIER.

Foiblement.

CADET.

Je voudrois....

LE PERRUQUIER.

Quoi! mon fils?

CADET.

Vous parler.

LE PERRUQUIER.

Jet'écoute.

CADET.

Monsieur, vous me faites trembler.

LE PERRUQUIER.

(*à part.*)

Tu n'es pas le premier, quel est ce préambule?

(*haut.*)

Avance.

CADET, *en reculant.*

Volontiers.

LE PERRUQUIER, (*haut, bravement.*)

Le poltron qui recule.

Enfin, que me veux-tu?

CADET.

J'y suis.

LE PERRUQUIER.

Dieu soit béni.

CADET.

Je commence.

LE PERRUQUIER.

Voyons.

CADET.

J'aurai bientôt fini.

LE PERRUQUIER.

Parle.

CADET.

Vous êtes bon.

LE PERRUQUIER.

Impudent! qu'est à dire?

Tu m'outrages.

CADET.

Pardon, monsieur, je voulois rire.

Là, vous ne valez rien.

LE PERRUQUIER.

Le bélitre!

CADET.

Tout doux!

Bon ou méchant, enfin j'ai confiance en vous.

Je veux mettre à profit l'absence de madame,

Et vous conter ici tout ce que j'ai dans l'ame.

LE PERRUQUIER.

Passe.

CADET.

Chacun vous rend justice.

LE PERRUQUIER.

C'est bien fait.

CADET.

Vous avez de l'esprit.

LE PERRUQUIER.

Oui, beaucoup en effet.

CADET.

Qu'au matin à l'oreille on vous dise une chose,

Le soir on est bien sûr que tout le monde en cause.

LE PERRUQUIER, à part.

Se moque-t-il de moi.

CADET.

Comme un garçon prudent.

J'ai donc fait choix de vous, monsieur, pour confident.

LE PERRUQUIER.

Bien flatté, pour cela, que tu daignas m'élire.

Bref, de quoi s'agit-il, et que veux-tu me dire?

CADET.

Voilà le difficile.

LE PERRUQUIER.

Eh donc?

CADET.

Je n'en sais rien.

LE PERRUQUIER.

Si c'est là ton secret, je le garderai bien.

CADET.

Quand je dis je ne sais... si fait... c'est... une .. flamme.

Un... certain... m'est avis si j'avois une femme,

Que mon mal pourroit bien se passer.

LE PERRUQUIER, *sérieusement*.

Je le crois.

Vous aimez.

CADET.

Vrai, monsieur?

LE PERRUQUIER.

Pour la première fois.

CADET.

Si ça dépend de moi ce sera la dernière.

LE PERRUQUIER.

Et quelle est la beauté qui te donne en visière?

CADET.

C'est... Je vous le dirai, mais ça ne presse pas.

LE PERRUQUIER.

Observe que sans moi tu feras des faux pas.

T'aime-t-on? n'as-tu point quelque rival à craindre?

CADET.

Si j'en ai! c'est bien là ce qui me rend à plaindre.

LE PERRUQUIER.

Le cas est délicat. Si malheureusement

Tu trouvois en chemin quelque bon garnement,

De ces gens courageux, estimables en somme,

Qui sur un simple mot vous dépêchent un homme,

Tel que moi, par exemple, ô destin ennemi!

16 JE CHERCHE MON PERE.

Ce seroit fait de toi ; car vois-tu , mon ami ,
D'un combat clandestin fort peu je m'embarrasse ,
Il faudroit qu'un de nous demeurât sur la place.

CADET.

Je voudrois qu'il y vînt , jarni ce seroit chaud ,
Je vous le frotterois.... mais je dis.... comme il faut.

LE PERRUQUIER, *tremblant.*

Doucement. Devant moi , ton confident fidèle ,
Convien's que tu n'en veux qu'à la veuve Arcangèle ?

CADET.

A ma tante , monsieur.

LE PERRUQUIER.

Es-tu bien son neveu ?

CADET.

Pouvez-vous en douter.

LE PERRUQUIER.

Non d'après cet aveu.

Remercie à l'instant la divine justice
Dont la main sous tes pas ferme le précipice.
J'en atteste Vénus ! sans cet événement
Sur l'heure il te faudroit faire ton testament.

CADET.

Comment ?

LE PERRUQUIER.

Je te pardonne , à présent dis-moi vite ,
Celle dont les appas provoquent ta poursuite ,
Ta tante qui demeure ici depuis dix mois
N'a que toi d'héritier suivant ce que je vois ,
Le bien que de sa part un jour tu peux attendre ,
A d'honnêtes partis te permet de prétendre ,
Si ton choix est décent , comme j'en suis certain ,
Dans tes projets je m'offre à te prêter la main ,
Pourvu que toutefois celle qui l'interloque
Paie tes vœux ardens d'un amour réciproque.

CADET.

Elle m'aime , monsieur , pour preuve de cela
Regardez seulement le ruban que voilà.
Il est neuf.

LE PERRUQUIER.

Je le vois.

CADET.

Et sa couleur ?

LE

COMÉDIE.
LE PERRUQUIER.

17

Est bleue.

CADET.

Elle me l'a donné.

LE PERRUQUIER.

Vrai!

CADET.

Pour faire ma queue.

LE PERRUQUIER.

Diable!

CADET.

Elle a bien aussi de moi quelques cadeaux.
Des éguilles.

LE PERRUQUIER.

Fort bien!

CADET.

Puis encor des ciseaux.

LE PERRUQUIER.

Vous êtes généreux l'un l'autre, ce me semble.

CADET.

Oui, monsieur, et de plus nous étions bien ensemble.
Mais voici le moment de nous désespérer,
Son père la marie et va nous séparer.

LE PERRUQUIER.

Et dis-moi, connoît-il vos amours?

CADET!

Non sans doute,

Pas si bête d'aller les lui conter.

LE PERRUQUIER.

Ecoute,

Le mariage est-il prochain?

CADET, *en ricanant.*

Mais par ma foi,
Vous devez là-dessus en savoir plus que moi.

LE PERRUQUIER.

Plait-il?

CADET.

Oui.

LE PERRUQUIER.

Que dis-tu?

B

18 JE CHERCHE MON PERE,

C A D E T.

Rien.

LE PERRUQUIER, (*après un moment de réflexion.*)

Mais je me ravise.

C A D E T.

Vous y touchez.

LE PERRUQUIER, (*avec enthousiasme.*)

J'y suis

C A D E T.

(*de même.*)

Oui, monsieur.

LE PERRUQUIER.

C'est Denise.

C A D E T.

Eh! oui! voilà l'objet qu'idolâtre mon cœur.

LE PERRUQUIER.

La fille de Bridois! d'un ancien procureur!

Mes pauvres innocens, vous êtes bien ensemble

Quiconque, comme on dit, se ressemble s'assemble.

C A D E T.

Enfin nous nous aimons.

LE PERRUQUIER.

Tu t'expliques bien tard,

Ton amour aujourd'hui court un peu de hasard,

Pourtant jamais de rien, moi je ne désespère :

Si Denise te plaît, ta tante aussi m'est chère;

Je te servirai donc avec activité,

Si tu veux me servir ici de ton côté:

Préconise ma flamme et vante ma tendresse,

J'en ferai tout autant auprès de ta maîtresse,

Et peut-être le ciel favorable à nos vœux

Conduira dans le port la barque de tous deux.

C A D E T.

(*avec joie.*)

Monsieur.

LE PERRUQUIER.

Retire-toi, c'est la veuve Arcangèle,

Laisse-moi librement converser avec elle.

SCENE V.

LE PERRUQUIER, LA VEUVE.

LE PERRUQUIER.

Salut, respect, honneur à vos brillans attrait !
 Chaque fois qu'on les voit on les trouve plus frais,
 En moi considérez un humble prosélite
 De vos vertus, madame, et de votre conduite.
 Gardez de prendre mal ma déclaration,
 Elle est l'effet naïf de l'inclination ;
 Et songez que les traits qui vous rendent si belle
 Pourroient de l'univers détraquer la cervelle.

LA VEUVE.

Monsieur, vous prodiguez à mes foibles appas
 Un encens qu'à coup sûr ils ne méritent pas :
 Gardez vos complimens pour ces femmes coquettes
 Dont l'oreille à loisir écoute les fleurettes
 Mais, moi, mon cher monsieur, moi qui n'ai d'autre but
 D'autre soin que celui de faire mon salut,
 De grace épargnez-moi le déplaisir d'entendre
 Des mots par qui l'orgueil peut se laisser surprendre ;
 Et veuillez, s'il vous plaît, changer un entretien
 Qui me feroit rougir et ne produiroit rien.

LE PERRUQUIER.

Cesser de vous louer ! et le puis-je, barbare ?
 Mais peut-être ignorant ce que je vous prépare,
 Pour cela vous mettez en avant la pudeur.
 Sachez que je vous aime en tout bien tout honneur ;
 Si je prétends à vous c'est sans libert nage,
 Sur le bon pied, madame, et pour le mariage.

LA VEUVE, *d'un air ironique.*

Vous ?

LE PERRUQUIER.

Oui, moi. Ce vous-là sent un peu le mépris,
 Vous êtes un trésor, mais chacun vaut son prix.
 Expliquez....

LA VEUVE.

On ne doit jamais blesser personne,
 Je fais en me taisant ce que dieu nous ordonne.

LE PERRUQUIER.

Mais, madame....

20 · JE CHERCHE MON PERE,

LA VEUVE.

Croyez que mon cœur est guéri
Du désir insensé de reprendre un mari.

LE PERRUQUIER.

Vainement vous singez une vertu sauvage,
Une femme est toujours femme malgré son âge.
Et vous ne recevez mes offres aussi mal
Que parce que je fus moins prompt que mon rival.

LA VEUVE, *avec humeur.*

Et quand cela seroit, (mais dieu sait le contraire!)
Dois-je vous consulter sur ce que je dois faire?
Je vous trouve plaisant.

LE PERRUQUIER.

Vous vous fâchez, morbleu!
Plus de doute en ce cas, j'ai deviné le nœud;

LA VEUVE.

Vous tairez-vous.

LE PERRUQUIER.

Baissez votre ton d'une note
Et souvenez-vous bien que vous êtes dévote.

LA VEUVE.

Je suffoque.

LE PERRUQUIER.

Je gage à voir votre dépit
Que c'est un damoiseau qui vous tourne l'esprit.
Redoutez du fripon quelque mésaventure,
Les feux de ces messieurs n'ont souvent rien qui dure;
Vient un âge, sur-tout, où malgré notre soin,
La jeunesse de nous s'éloigne par besoin.
Votre neveu Cadet vous le prouve, je pense.

LA VEUVE.

Qu'est-ce qu'il a donc fait?

LE PERRUQUIER.

Vous feignez l'ignorance,
Quoi vous ne savez pas que son cœur enflamé
Est épris de Dénise et qu'il en est aimé?

LA VEUVE.

Ciel!

LE PERRUQUIER.

Que monsieur Bridan notre maître de Poste,
Pendant que sur la route il occupoit son poste,

Avoit ici quelqu'un, qui, jusqu'à son retour,
A sa belle future alloit faire sa cour.

LA VEUVE.

Ah ! que m'apprenez-vous !

LE PERRUQUIER.

Mais la vérité pure.

LA VEUVE.

Qui vous a dit cela ?

LE PERRUQUIER.

Lui-même, chose sûre.

LA VEUVE, *avec impatience.*

Contez-moi....

LE PERRUQUIER.

Je ne puis, il faut être discret,

Je suis trop son ami pour trahir son secret.

LA VEUVE.

Ah ! le méchant vaurien.

LE PERRUQUIER.

N'est-ce pas une honte ?

Bridan, à votre avis, en a-t-il pour son compte.

LA VEUVE.

Qui l'eût cru ? Que Cadet si simple !....

LE PERRUQUIER.

Vous voyez.

Moi je mets aujourd'hui ma fortune à vos pieds.

Enfin en nous liant, (dans l'avenir je perce,)

Ni vous ni moi, n'avons à craindre de traverse :

J'ose vous le promettre, et meurs à vos genoux,

Si vous ne m'accordez le nom de votre époux.

LA VEUVE.

Que faites-vous, monsieur, grand dieu, je suis perdue !

Un homme à mes genoux au milieu de la rue !

Levez-vous.

LE PERRUQUIER.

Donnez-moi du moins un peu d'espoir.

LA VEUVE.

Je ne dis pas....

LE PERRUQUIER.

Enfin.

LA VEUVE.

Songez qu'on peut vous voir.

22 JE CHERCHE MON PERE,

LE PERRUQUIER.

J'obéis.

LA VEUVE.

A vos vœux je puis un jour me rendre.
Mais il faut me servir.

LE PERRUQUIER.

Ah ! que dois-je entreprendre ?

Quels sont les ennemis qu'il faut vous immoler ?
Mon bras est prêt à tout, vous n'avez qu'à parler.
Je sens que soutenu d'une telle espérance
Mon courage en duel appelleroit la France.

LA VEUVE.

Ce n'est pas cela.

LE PERRUQUIER.

Non ?

LA VEUVE.

Aidez-moi seulement

A corriger Cadet de son égarement.
Je conviens que Denise est un parti sortable ;
Pour mon neveu , pourtant , il n'est point convenable.
Tous deux sont sans malice et cet heureux penchant
Expose à des dangers dans un siècle méchant ;
Laissons donc à Bridan son aimable conquête,
Lorsque j'ai sur Cadet d'autres desseins en tête.

LE PERRUQUIER.

Madame , j'y souscris , ce sont vos volontés ;
Disposez de mon être et de mes facultés :
Ivre de la beauté que j'obtiens pour salaire
Je m'en vais travailler à vous bien satisfaire.
Cadet vient , je vous laisse et m'éloigne à regret ,
Mais mon cœur près de vous reste à faire le guet.

SCENE VI.

LA VEUVE, CADET.

LA VEUVE, (*à part.*)

Hélas ! à ce malheur me serois-je attendue !

(*haut.*)

Avancez.

CADET.

(*à part.*)

Me voilà. Hou ! comme elle est bourrue !

COMÉDIE.

23

LA VEUVE. (*à part.*)

Il n'est rien, il n'a rien, sans mes secours enfin
Dans son berceau jadis il seroit mort de faim,
Sa mère abandonnée expire de misère,
Je le prends, je l'élève....

CADÉT, (*à part.*)

Elle a l'air en colère;

Gage que c'est encor son maudit confesseur
Qui comme l'autre jour lui donne de l'humeur.

LA VEUVE. (*à part.*)

Vingt ans dans mes bontés toujours ferme et constante,
J'ai pour lui les égards, les soins d'une parente,
Et quand le traître arrive à l'âge intéressant
Où j'espère envers moi le voir reconnoissant;
Le premier sentiment dont il est susceptible,
Est pour sa bienfaitrice un outrage sensible.

CADÉT, (*à part.*)

Le tems se rembrunit. Sauvons-nous.

LA VEUVE.

Demeurez.

Causons un peu.

CADÉT.

Ma tante, autant que vous voudrez.

LA VEUVE, (*le contrefaisant.*)

Sa tante!

CADÉT.

Sûrement.

LA VEUVE.

Je vous clôrai la bouche:

CADÉT.

Vous l'êtes.

LA VEUVE, *à part.*

A son air, diroit-t-on qu'il y touche.

(*haut.*)

Que je la sois, ou non, ce n'est pas sur cela
Que je veux vous parler. Regardez-moi bien là.

CADÉT.

Qu'avez vous donc?

LA VEUVE.

Ah! ah! j'ai su de vos nouvelles;

Et pour un apprentif vous en faites de belles.

CADÉT.

Qu'ai-je fait?

B 4

LA VEUVE.

Vous osez encor le demander.

CADET.

Je me sauve.

LA VEUVE, *l'arrêtant.*

Restez.

CADET, *en tremblant.*

Vous allez me gronder.

LA VEUVE.

N'en ai-je pas sujet ? Vous avez donc l'audace
D'aimer à mon insu ?

CADET.

Mais....

LA VEUVE.

Je vous embarrasse,

Vous ne prévoyiez pas qu'on vint m'en avertir.

CADET.

Ma tante, soyez sûre....

LA VEUVE.

Ah ! n'allez pas mentir.

On m'a tout dit, monsieur, je sais votre entreprise,
 Je connois vos détours, votre amour pour Denise;
 Si jeune vous avez des passe-tems pareils.
 Est-ce ainsi, dites-moi, que l'on suit mes conseils ?
 Mauvais petit sujet ! Mais sur votre conduite
 Je veillerai, monsieur, puisque je suis instruite.
 N'attendez pas, sachant vos desseins odieux,
 Que je vous laisse en paix vous perdre sous mes yeux.
 Non, vous ne vivrez point dans le sentier du crime,
 Et malgré vous je veux vous sauver de l'abîme.

CADET.

Où donc est le grand mal pour vous fâcher ainsi !

Excepté vous, qui songe à se damner ici ?

Pour moi, je ne sais pas ce qui vous scandalise ?

Si-tôt qu'on vous l'a dit, c'est vrai, j'aime Denise,

Elle m'aime. Voyez de grace, un petit peu,

S'il est rien là-dedans qui puisse offenser Dieu ?

LA VEUVE, *à part.*

Quel sang-froid ! je m'y perds ! est-ce lui qui raisonne ?

(Haut).

Mais ne savez-vous pas lorsque l'on s'abandonne

A ces desirs honteux dont vous sentez l'effet,

Qu'on offense le ciel, si l'on n'a pour objet
Un lien consacré par l'église et l'usage,
Tel enfin qu'à nos vœux l'offre le mariage.

C A D E T, *riant.*

Ah! vous ne pouvez rien me reprocher sur ça,
J'espère avec Denise, un jour en venir là.

L A V E U V E.

Fort bien!

C A D E T.

C'est convenu.

L A V E U V E, *furieuse.*

Malheureux.

C A D E T, *s'esquivant, à part.*

Quelle femme!

L A V E U V E.

Va, va, je déjouerai cette exécration trame.

C A D E T.

Qui donc vous a mordu?

L A V E U V E.

Tu prétends l'épouser!

C A D E T.

Pourquoi pas, comme un autre.

L A V E U V E, *avec force.*

Ah! c'est trop déguiser

Mes sentimens!

C A D E T, *en l'appaisant.*

Ma tante, un moment, dans la rue...

L A V E U V E.

Que m'importe, je t'aime et ton aveu me tue.

C A D E T.

Les voisins entendront.

L A V E U V E.

Tu m'appartiens.

C A D E T, *en tremblant.*

D'accord.

Mais ne me battez pas, vraiment vous auriez tort.

L A V E U V E, *la saisissant.*

Je veux te marier.

C A D E T.

Et j'y consens, ma tante.

L A V E U V E.

Ne va pas refuser ce que je te présente?

26 JE CHERCHE MON PERE,

C A D E T.

Mon Dieu, mon.

L A V E U V E.

Penses-y.

C A D E T.

C'est dit.

L A V E U V E.

Prends garde à toi.

C A D E T.

Je m'observe.

L A V E U V E.

Il suffit.

C A D E T.

Cette personne est ?

L A V E U V E.

Moi.

C A D E T.

Vous ?

L A V E U V E.

N'en murmure point.

C A D E T.

Souffrez que je m'échappe.

L A V E U V E.

Je te tiens.

C A D E T.

Juste ciel ! que va dire le pape ?

L A V E U V E.

Tu n'es point mon neveu, tu ne m'appartiens pas ;

Ta mère en expirant, t'a remis dans mes bras,

Elle et moi, demeurions alors à Valenciennes :

De ce que je te dis, j'ai les preuves certaines.

Mais jusqu'à ce moment, si je pris soin de toi,

Ta personne, ton cœur, ton sang, tout est à moi.

De mes parens pour toi trompant la vigilance,

Je te fis dans ces lieux élever dès l'enfance,

Pour toi j'y bravai tout, haine, dégoûts, ennuis ;

Enfin, si tu m'y vois, c'est pour toi que j'y suis.

Compare mon état avec ton origine,

J'ai du bien, c'est à toi, toi que je le destine.

Je t'offre tout, oui tout, renonce à tes amours,

Et demain nous serons réunis pour toujours.

C A D E T.

Je ne sais où j'en suis. Plus je vous considère,
Plus je me plais en vous à retrouver ma mère,
Hormis ce sentiment, qui me semble bien doux,
Fanchement je le dis, je ne sens rien pour vous.

L A V E U V E.

Perfide.

C A D E T.

Faut-il pas parler comme l'on pense.

L A V E U V E.

Tu n'aimes que Denise ?

C A D E T.

Eh ! non, en conscience.

Là je vous aime aussi, mais cordialement,
Je voudrais de bon cœur que ce fût autrement.

L A V E U V E.

Et t'es-tu figuré que j'aurai la foiblesse
De te laisser, ingrat, épouser ta maîtresse ?
Ne vas pas t'en flatter, quels que soient tes projets,
Ta Denise est pour toi perdue à tout jamais.

C A D E T.

Mais si vous l'empêchez de devenir ma femme,
Je n'en voudrai pas plus vous épouser, madame.

L A V E U V E, *avec colère concentrée.*

Ce discours offensant, dangereux séducteur,
Me guérit pour jamais de ma fatale ardeur.
Les plus chastes amours à la haine font place ;
C'en est fait, de chez moi, pour jamais je te chasse,
Et que puisse le ciel, exauçant mes souhaits,
Venger sur toi les maux que ta rigueur m'a faits.

C A D E T, *en pleurant.*

Comment ! vous me chassez ?

L A V E U V E.

Oui.

C A D E T.

Mais daignez permettre.

L A V E U V E.

Non, j'ai là tes papiers, je vais te les remettre.

C A D E T.

Au bout de si long-tems !...

L A V E U V E.

Je ne te connois plus.

28 JE CHERCHE MON PERE,

C A D E T.

Moi, je vous connoîtrai toujours, madame.

L A V E U V E.

Abus.

C A D E T.

Quoi, trente ans avant moi, vous venez dans le monde,
Et de cet accident, il faut que je réponde!

L A V E U V E.

Ah! pour le coup, c'est trop m'insulter!

C A D E T.

Mais je crois..

L A V E U V E.

Entrez dans la maison pour la dernière fois.

C A D E T.

Mon dieu! mon dieu! voyez pourtant pour une fille,
Comme l'on vous arrange un enfant de famille.

F I N D U P R E M I E R A C T E .

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, CADET.

CADET.

Ah! madame Arcangèle, enfin, c'en est donc fait!
J'emporte ma valise et ce petit paquet,
De toutes vos bontés, voilà ce qui me reste.

LA VEUVE.

Vous l'avez bien voulu.

CADET.

Non, je vous le proteste,
Mais puisque vous m'aimez au point de ne pouvoir
Près de vous désormais vous résoudre à me voir:
Avant de nous quitter, daignez au moins me dire
Ce que ma mère a mis sous ces morceaux de cire?

LA VEUVE.

Je n'en sais rien, monsieur, je ne l'ai jamais vu,
Je vous rends ce dépôt comme je l'ai reçu;
On me fit de l'ouvrir une défense expresse,
Je le jurai, depuis j'ai gardé ma promesse.
Les volontés des morts sont pour nous des arrêts,
On ne doit, ni ne peut les violer jamais;
Je voilà dans vos mains, vous pourrez vous instruire,
Par Denise bientôt, vous vous le ferez lire.

CADET.

Quelle rage avez-vous d'en venir toujours là,
Et qu'est-ce que je vais obtenir avec ça?

LA VEUVE.

Sans doute, ces papiers sont de grande importance,
Par eux vous connoîtrez quelle est votre naissance,
Et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.
Peut-être pourrez-vous retrouver vos parents,
Au surplus, c'est vous seul que touche ce mystère,
Aimez donc bien Denise, et cherchez votre père.

SCENE II.

C A D E T, *seul.*

Madame, écoutez donc ! mais la voilà bien loin !
 Déjà de la boutique un autre a pris le soin ,
 Je n'ai plus d'espérance, hélas ! dans ma misère.
 Elle me dit encor d'aller chercher mon père.
 Où ça ? dans quel endroit ? s'il étoit ici , bon !
 Des pères... il en est de plus d'une façon ;
 Je n'irai pas aux gens parler comme une bête ,
 Ni du premier venu me jeter à la tête ;
 Le mien, s'il n'est pas mort, doit être quelque part.
 Oui, mais le rencontrer seroit un grand hasard.
 Mettons que je le trouve, à quoi que ça me mène ?
 De moi jusqu'à cette heure, il ne fut guère en peine ,
 Il pourroit m'accueillir aujourd'hui, puis demain
 Me chasser, et me mettre un bâton à la main
 Comme vient de le faire ici ma fausse tante ;
 Je voudrois bien savoir quelle étoit son attente,
 En me faisant ainsi passer pour son neveu ?
 Ah ! je comprends, c'étoit pour mieux cacher son jeu,
 Un jeune homme chez soi, ça tire à conséquence,
 Et... mais chût, je lui dois de la reconnoissance.
 Ma Denise, voilà ce qui me tient au cœur,
 A sa main, je pouvois prétendre avec honneur,
 Hier et ce matin, mais à présent... j'enrage !
 Sans père, sans appui, dans ce triste équipage,
 Pas six francs dans ma poche, et n'ayant pour tout bien
 Que ma valise et moi (car ce paquet n'est rien),
 A l'épouser encor, comment puis-je prétendre ?
 De ces papiers, pourtant tout mon sort doit dépendre,
 C'est ma seule ressource, et peut-être... ma foi...
 Que risquai-je à les voir ? ne sont-ils pas à moi ?
 Ouvrons... mais un moment, suis-je dans le délire ?
 Je ne me souviens plus que je ne sais pas lire.
 Si je trouvois quelqu'un... Ah ! c'est monsieur Brivac !
 Il va m'avoir bientôt débrouillé ce micmac.

SCENE III.

LE PERRUQUIER, CADET.

CADET, *le saluant.*

Monsieur.

LE PERRUQUIER.

Te voilà donc, pauvre orphelin ?

CADET.

Qui diable ?

Vous a déjà coûté mon malheur déplorable ?

LE PERRUQUIER.

La veuve que j'ai vue et qui sort de chez moi.

CADET.

L'auriez-vous jamais cru ?

LE PERRUQUIER.

Non pas de bonne foi.

(à part).

Amusons-nous un peu du tour qu'elle lui joue.

CADET.

Ah ! ça m'a bien surpris, monsieur, je vous l'avoue,

Vous qui m'aviez prié de lui parler pour vous.

Personne ne va plus vous protéger chez nous,

Vous le voyez, je pars, voilà tout mon bagage.

LE PERRUQUIER.

Tu pars, mon bon ami ; dans ce cas, bon voyage.

CADET.

Mais vous prenez cela bien gaiement.

LE PERRUQUIER.

Pourquoi pas ?

Tu verras comme moi de différens climats,

C'est l'unique moyen de former la jeunesse.

A qui dois-je mon tact, cette sublime adresse,

Que je montre dans tout ! aux voyages divers,

Qu'étant jeune, je fis par goût dans l'univers.

Toi, par nécessité, tu vas courir le monde,

Qu'importe, le bonheur quelquefois nous seconde,

Il se peut qu'un beau jour, tu trouves sous tes pas,

Ce que dans cette ville, on ne rencontre pas.

Je t'attends au retour, dans l'avenir espère.

32 JE CHERCHE MON PERE,

C A D E T.

Fort bien ! vous m'envoyez aussi chercher mon père.

LE PERRUQUIER.

Ton père !

C A D E T.

Eh ! oui, monsieur, voilà l'espoir que j'ai,
Et ce que l'on m'a dit en me donnant congé.
Vous êtes bien heureux, vous.

LE PERRUQUIER.

Oui, c'est mon étoile,
La fortune, il est vrai, me pousse à pleine voile.
Notre veuve, à l'instant, pleine de passion,
M'a fait à l'impromptu sa déclaration ;
Et comme d'être à moi je la vois très-jalouse,
Je cède à son ardeur et demain je l'épouse.

C A D E T.

Ah ! vous l'épousez.

LE PERRUQUIER.

Oui.

C A D E T.

Si je disois un mot.

LE PERRUQUIER.

Qu'est-ce ?

C A D E T.

Demain....

LE PERRUQUIER.

Après.

C A D E T.

Vous ne seriez qu'un sot.

LE PERRUQUIER.

Cadet, si je n'étois maître de mon courage,
Je t'aurais déjà fait avaler cet outrage.

C A D E T.

Toujours me menacer ! vous êtes trop battant.

LE PERRUQUIER.

Tel est mon caractère.

C A D E T.

Ecoutez un instant.

La veuve, n'est-ce pas, vous dit qu'elle vous aime ;
Eh bien ! elle m'a dit même chose à moi-même.
Il n'a tenu qu'à moi, je n'avois qu'à parler,
C'étoit fait ; et demain j'allois vous la souffler.

LE

LE PERRUQUIER.

Le malheureux enfant à la tête perdue.
 Est-ce la peur, mon cher, ou ta déconvenue,
 Qui te trouble l'esprit? car tu me fais pitié.
 Apprends donc le secret qu'elle m'a confié,
 Prends garde sur ce point qu'elle ne me soupçonne
 Et ne va pas de grace en parler à personne.

CADET. (*Ils regardent autour d'eux.*)

Je suis aussi discret que vous, ne craignez rien
 Quand je jase parfois, c'est que je le veux bien.

LE PERRUQUIER.

Tout ce qu'elle t'a dit est pour t'en faire accroire;
 Elle a pour te punir inventé cette histoire,
 Ton amour pour Denise irrite son humeur,
 C'est pour t'en détourner qu'elle agit de rigueur.
 Elle t'a mis dehors, mais ce n'est qu'une feinte,
 Elle espère bientôt qu'excité par la crainte,
 De remords combattu, tu viendras la prier
 D'excuser tes erreurs et de tout oublier;
 Lui jurer qu'à ses vœux ton ame enfin réduite,
 Ne lui donnera plus de chagrin par la suite;
 Aussi-tôt elle abjure un courroux decévant
 Et redevient ta tante ainsi qu'auparavant,
 Sur le reste à présent je garde le silence
 Et cela pour ne pas trahir sa confiance.

CADET.

Vous donnez là-dedans, vous que l'on dit si fin?

LE PERRUQUIER.

Si tu m'en crois, Cadet, ne fais pas le mutin,
 Rentre dans le devoir.

CADET.

Mais je vous le répète,
 Tous ces mots-là ne sont qu'un attrappe minette,
 Elle veut me reprendre encor dans ses filets,
 Et profite de vous, pour vous quitter après.

LE PERRUQUIER. (*avec réflexion*)

J'y pense, et cet avis, quoique d'un imbécille,
 Peut dans l'occasion ne pas être inutile.

CADET.

Allez, je m'y connois, il falloit voir un peu
 Tantôt en me parlant comme elle étoit en feu,
 M'auroit-elle remis ce paquet d'écriture,

C

34 JE CHERCHE MON PÈRE,
Si j'étois son neveu comme elle vous l'assure?

LE PERRUQUIER, (*à part.*)
J'attendois le paquet.

CADET.

Il est bien cacheté
Tous mes parens y sont.

LE PERRUQUIER.

Et fort en sureté.

à part.

Cadet a, je le crois, deviné le mystère;
La veuve m'a trompé.

CADET.

J'y trouverai mon père.

LE PERRUQUIER.

Romps vite les cachets, car tu me fais mourir.

CADET.

Patience.

LE PERRUQUIER.

Vas donc.

CADET.

C'est à moi de l'ouvrir,

Et v'là que je m'y mets.

LE PERRUQUIER.

Ta lenteur m'assassine.

CADET.

Un moment.

LE PERRUQUIER, *se jetant sur ses papiers.*
Donne-moi que d'abord j'examine.

CADET.

Prenez tout.

LE PERRUQUIER, *examinant les papiers
sur une table.*

Tes papiers sont dans un bon état,
Un extrait de baptême et de plus un contrat
De mariage... Eh mais! ai-je donc la berlue?
Non, si fait, non parbleu.... Rencontre inattendue!

CADET.

Qu'avez-vous?

LE PERRUQUIER.

Laisse-moi, mais le maudit papier!
Le nom du père ici n'est point en son entier,
Et ses noms de baptême illisibles;... l'épouse?

Encor même lacune ! ô fortune jalouse !

CADET.

Je ne vous comprends point.

LE PERRUQUIER, *toujours attentif.*

Tais-toi donc, mon cher fils !

Parcourons le contrat... même fait. J'en frémiss !

Un pâté détestable et chargé de poussière,

Du père cache ici, la syllabe dernière.

Bri... ciel ! dit la Valeur, soldat au regiment

De.... maudit écrivain ! mais bien distinctement,

Je vois, je lis après : le mot cavalerie.

CADET.

C'est du bon, n'est-ce pas ?

LE PERRUQUIER.

Silence, je t'en prie.

L'an mil et cœtera, c'étoit bien dans ce tems,

Et le dix-neuf de mai, juste dans le printems,

C'est l'époque ; à Sedan, ô destin ! ô nature !

J'en crois moins ces papiers que ton soudain murmure,

Approche ici, Cadet, jette-toi dans mes bras,

Je suis ton père.

CADET.

Vous ?

LE PERRUQUIER.

Oui, ne t'attendris pas.

CADET.

Est-il possible.

LE PERRUQUIER.

Eh ! oui, du moins je le présume ;

Le fait seroit certain sans la mandite plume

De celui qui jadis griffonna ces papiers :

Des noms presque effacés, et d'autres point entiers,

Une écriture affreuse où l'on ne connoit goutte ;

Des pâtés à tout mot, tout cela me dérouté.

Cependant ton air noble, aimable et gracieux,

Faute de certitude, a désillé mes yeux :

Je distingue dans toi tous les traits de ta mère.

O quelle belle femme ! elle m'étoit bien chère.

CADET.

Pourquoi la quittiez-vous ?

LE PERRUQUIER.

Est-ce à vous sur cela

36 JE CHERCHE MON PÈRE;
Petit impertinent, d'interroger papa?
J'eus mes raisons.

C A D E T.

C'est bon. Grace à votre ressource,
Enfin me v'la pourtant revenu de ma course,
Et j'ai trouvé mon père. Eh! bien, à votre aveu,
De la veuve à présent suis-je encor le neveu?

LE PERRUQUIER.

Non cadédis! aussi j'ai la fureur dans l'ame,
Et prétends me venger de cette vieille femme.
Mais Denise paroît, à son accablement
La fausse tante au père a parlé sûrement,
Je le prévois.

C A D E T.

J'ai honte et tremble devant elle:
Ma parure.....

LE PERRUQUIER.

Bientôt je t'en donne une belle.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS, DENISE.

LE PERRUQUIER.

Eh! bon jour; votre cœur, petite, fait tic tac,
Et le père sait tout?

D E N I S E.

Hélas! monsieur Brivac,
Je suis au désespoir! mon cher cadet.

C A D E T.

Mamselle,

D E N I S E.

Ah! qu'elle a le cœur dur, cette veuve Arcangèle!

C A D E T.

C'est certain.

D E N I S E.

Je te perds et tu vas donc partir!
De nos amours aussi falloit-il l'avertir?

LE PERRUQUIER.

Mais d'après ses desseins, il est clair que la dame
Tôt ou tard eût connu votre discrète flamme,
Mon fils étoit l'objet de son désir fatal.

DENISE.

Votre fils!

CADET.

Je le suis.

LE PERRUQUIER.

En propre original.

DENISE.

Ah! Cadet! ah! monsieur!

LE PERRUQUIER.

Quelle candeur parfaite!

DENISE.

Je me suis du logis échappée en cachette ,
 Pour t'apporter ici le peu que j'ai d'argent.

LE PERRUQUIER.

Est-il un naturel plus doux , plus obligeant!

DENISE.

Tu restes!

LE PERRUQUIER.

Réponds-donc à cette aimable fille,

CADET , à Denise.

Oui dà.

LE PERRUQUIER.

Tu ne fais guère honneur à la famille ,
 Je vous laisse , et je vais près de monsieur Bridois ,
 Retrouver notre veuve et défendre vos droits ;
 S'il ne rompt de Bridan l'alliance caduque ,
 Je ne veux de mes jours friser une perruque !
 Toi , mon fils , de ton bord , travaille bien aussi ,
 Et dans fort peu de tems je te rejoins ici.

CADET.

Vous me quittez!...

LE PERRUQUIER.

Sans doute , et tu n'as qu'à m'attendre ,
 J'ai sur tous ces papiers des notices à prendre.

CADET.

Avec qui ?

LE PERRUQUIER.

Mais avec notre veuve.

CADET.

C'est bon!

Le procureur aussi.

C 3

38 JE CHERCHE MON PERE,

LE PERRUQUIER.

Dicte-moi la leçon,

C A D E T.

Et Denise ?

LE PERRUQUIER.

Un seul mot fait ton apologie ;

Je vais dire au papa ta généalogie.

S C E N E V.

C A D E T , D E N I S E .

D E N I S E .

Lui, ton père ? Cadet, par quel événement ?

C A D E T .

Il le dit , je le crois.

D E N I S E .

Il t'aime ?

C A D E T .

Infiniment.

D E N I S E .

Et toi, m'aimes-tu bien ?

C A D E T .

Eperduement.

D E N I S E .

Que faire

S'il ne réussit pas ?

C A D E T .

Espérons le contraire.

D E N I S E .

Enfin si le malheur nous poursuit.

C A D E T .

En ce cas

On verroit... nous ferions... mais ça ne sera pas.

D E N I S E .

Jet'aime trop, vois-tu, pour être si crédule.

Mon père est entêté.

C A D E T .

C'est vrai, comme une mule.

D E N I S E .

S'il veut qu'absolument Bridan soit mon époux.

C A D E T .

Non, fussé-je réduit à l'épouser pour vous,

Je ne souffrirai point un pareil mariage.

DENISE.

Mais enfin, le devoir.

CADET.

Faut avoir du courage

Et lui dire tout net : « Je ne veux point de lui.

Je crois que comme vous j'ai mon père aujourd'hui,

Sil me disoit : « Cadet, laisse là ta Denise ;

» Je prétends te donner une femme à ma guise,

» Une qui me convient ». Sans barguigner du tout,

Moi je lui répondrois : « Elle est de votre goût,

» Prenez-la, j'y consens ; si ce marché vous blesse,

» Rompons la paille ».

DENISE.

Un père est plus qu'une maîtresse.

CADET.

Je suis venu sans lui dans le monde, et je peux,

De la même façon, m'en aller, si je veux.

Mais nous n'en viendrons pas à ça, soyez-en sûre.

Faut pas être un oiseau de si mauvais augure.

Déjà je vois d'ici comme la chose ira ;

On se disputera, se racommodera.

Dans un lieu convenu des deux parts on s'assemble,

Puis après pour finir on nous marie ensemble ;

L'affaire ne peut pas tourner différemment.

Alors, auprès de vous, je reste constamment.

Nous faisons tous les deux le plus joli ménage...

Chaque jour, chaque instant nous unit davantage

Alors sans que l'on puisse en rien s'en offenser,

Le soir et le matin je vais vous embrasser,

Alors... mais à propos, mamzelle, d'embrassade ;

Un à-compte donné, vous rendroit-il malade ?

Depuis assez long-tems je vous l'ai demandé ;

J'ai souffert et sans risque, il peut m'être accordé.

Qu'est-ce donc que le cœur vous en dit ?

DENISE.

Mais je n'ose.

CADET.

La raison, s'il vous plaît ?

DENISE.

J'ai peur que l'on en cause.

40 JE CHERCHE MON PÈRE,

C A D E T.

Personne ne nous voit.

D E N I S E.

Est-ce sûr ?

C A D E T.

Oui.

D E N I S E.

Cadet !

C A D E T.

Ah ! vous y consentez.

D E N I S E.

C'est peut-être mal fait.

C A D E T.

Non, mamzelle, quoi donc ! n'êtes-vous pas ma femme ?

D E N I S E.

Pas tout-à-fait encoë.

C A D E T.

Vous la serez.

D E N I S E.

Oh ! Dame,

C A D E T.

Ne lantiponez point.

D E N I S E.

Tu le veux ?

C A D E T.

Sûrement.

D E N I S E.

Eh bien, tiens.

C A D E T, *s'avançant pour l'embrasser.*
Je le prends.

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, LE M. DE POSTE, *qui est entré sur la fin de la dernière scène, et s'est caché pour les entendre.*

LE M. DE POSTE, *se mettant entre eux deux.*

Non pas ; tout doucement.

D E N I S E, *se sauvant.*

Monsieur Bridan !

C A D E T.

Morguenne ! ah ! que c'est malhonnête !

COMÉDIE.

41

Doit-on venir ainsi troubler un tête-à-tête ?

LE M^e. DE POSTE.

Ne me raisonne pas, crois-moi.

C A D E T.

Que feriez-vous ?

Nous ne nous cherchons pas.

LE M^e. DE POSTE.

Je le vois.

C A D E T.

Laissez-nous.

LE M^e. DE POSTE.

J'étois instruit de tout par madame Arcangèle.

C A D E T.

Encor ! c'est un esprit que le diable ensorcèle !

Moi, je n'en reviens pas ; pour vexer nos amours,

Elle a donc visité la ville et les fauxbourgs.

LE M^e. DE POSTE.

Et tu crois qu'un dragon endurera l'injure,

Qu'a sa barbe un rival cajole sa future ?

C A D E T.

Et croyez-vous, monsieur, que je vous souffrirai

Epouser ma maitresse et que je me tairai ?

LE M^e. DE POSTE.

Il te sied bien d'oser soupirer pour Denise

Et de la convoiter quand elle m'est promise ?

C A D E T.

Lequel y doit avoir plus de droits, s'il vous plaît,

Ou de moi qu'elle accepte, ou de vous qu'elle hait ?

LE M^e. DE POSTE.

Mais comme il me répond. Si tu trompes la fille,

Séduiras-tu de même une honnête famille ?

Crois-tu qu'elle voudra s'allier à un vaurien,

Venu je ne sai d'où, qui n'appartient à rien.

C A D E T.

A rien ! doit-on ainsi juger à la légère ?

Tout aussi bien que vous, sachez que j'ai mon père.

Oui, monsieur; puis d'ailleurs, quand je n'en aurois pas,

Faudroit pas pour cela faire votre embarras,

Qu'importe qui m'ait fait, je suis honnête, sage,

J'ai des bras comme vous, du bon sens, un visage,

Et sans votre perruque, en guise de cheveux,

Je pourrais de niveau nous mettre tous les deux.

42 JE CHERCHE MON PÈRE,

LE M^e. DE POSTE.

Tu sentiras bientôt, malgré ton insolence,
Qu'il existe entre nous un peu de différence;
Bâtard ou non, morbleu, s'il t'arrive jamais
De parler à Denise ou de loin ou de près,
Quelque soit l'espérance où son cœur t'entretienne,
Tu m'ôteras la vie, ou bien j'aurai la tienne.

CADÉT.

C'est votre dernier mot. Ah! vous me menacez!
Vous pensiez m'effrayer, mais vous m'enhardissez.
Si je n'ai pas été comme vous militaire,
Pour Denise il n'est rien que je ne puisse faire;
Il ne sera pas dit que Cadét en poltron,
A reculé d'un pas devant un fanfaron.

LE M^e. DE POSTE.

Moi, fanfaron?

CADÉT.

Oui, vous.

LE M^e. DE POSTE.

Ventrebleu! Cette offense..

CADÉT.

Je me moque de vous et de votre défense,
Comptez bien là-dessus, et pour vous le prouver,
Denise est chez son père et je vais l'y trouver.

LE M^e. DE POSTE. (*le saisissant par le bras.*)
Ah! tu le prends ainsi!

CADÉT.

Lâchez-moi.

LE M^e. DE POSTE.

Sotte bête!

CADÉT.

Pas de propos.

LE M^e. DE POSTE.

Coquin.

CADÉT.

Je suis mauvaise tête.

Lâchez vite ou je tape.

LE M^e. DE POSTE.

Ah! petit scélérat!

COMÉDIE.
SCÈNE VII.

43

LES PRÉCÉDENS, LE PERRUQUIER.

LE PERRUQUIER.

Eh! qu'avez-vous, messieurs? Pourquoi donc ce débat.

LE M. DE POSTE.

Je veux le corriger.

CADÉT.

Laissez que je l'assomme.

LE M^e. DE POSTE.

Toi, maudit avorton?

CADÉT.

Avorton!

LE PERRUQUIER.

Paix, jeune homme!

Avant d'en venir là, contez-moi tout d'abord.

Je suis persuadé qu'aucun de vous n'a tort.

LE M^e. DE POSTE.

Il m'insulte.

LE PERRUQUIER.

Comment, petit crâne?

CADÉT.

Il m'outrage.

LE PERRUQUIER.

Monsieur Bridan est vieux, vous lui devez hommage.

LE M^e. DE POSTE.

Moi, vieux!

LE PERRUQUIER.

Oui cadédis, et sans être un barbon,

Je maintiens qu'il vous doit le respect.

LE M^e. DE POSTE.

Il est bon.

Mais ne croiroit-on pas, à vous entendre dire,

Que je suis décrépit?

LE PERRUQUIER.

Non pas.

LE M. DE POSTE.

Est-ce pour rire?

LE PERRUQUIER.

En aucune façon.

44 JE CHERCHE MON PERE,

C A D E T.

Si vous saviez.....

LE M^e. D E P O S T E.

Parbleu!

Avant de me juger. Regardez-vous un peu.

LE P E R R U Q U I E R.

Monsieur Bridan!

LE M^e. D E P O S T E.

Monsieur!

LE P E R R U Q U I E R.

Soyez plus raisonnable.

LE M^e. D E P O S T E.

Je risque gros.

LE P E R R U Q U I E R.

Sandis!

LE M^e. D E P O S T E.

Je vous trouve admirable.

C A D E T, *au Perruquier.*

C'est de moi qu'il s'agit, ne vous disputez pas.

LE M^e. D E P O S T E.

Beau mignon, pour traiter les gens du haut-en-bas!

LE P E R R U Q U I E R.

Vous vous emportez?

LE M^e. D E P O S T E.

Oui.

LE P E R R U Q U I E R.

J'en veux à personne.

LE M. D E P O S T E.

Et vous avez raison.

LE P E R R U Q U I E R.

Source de la Garonne!

Est-ce moi qu'à présent vous voulez provoquer?

LE M^e. D E P O S T E.

Décampez!

LE P E R R U Q U I E R.

Ce discours commence à me choquer.

C A D E T, *au Perruquier.*

Soyez sûr que sans vous je lui ferai sa fête.

LE M. D E P O S T E.

Deux cuistres comme vous.....

C A D E T.

Ah! qu'il est mal honnête!

COMÉDIE.

45

LE PERRUQUIER.

Tu l'entends, mon cher fils, je ne te retiens plus,
Mon honneur offensé prend enfin le dessus.

LE M^e. DE POSTE.

Votre fils, ce nigaud ? Le vaillant adversaire !

LE PERRUQUIER.

Il t'insulte, c'est toi que regarde l'affaire,
Soutiens le nom Brivac, en cette occasion.

LE M^e. DE POSTE.

Ah ! monsieur ne se bat que par commission !

LE PERRUQUIER.

Si je n'étois prudent.....

LE M^e. DE POSTE.

Tenez-le donc à quatre.

LE PERRUQUIER.

Il est prêt, dites-nous où vous voulez vous battre ;

LE M^e. DE POSTE.

La place m'est égale.

LE PERRUQUIER.

Ici, qu'en pensez-vous ?

LE M^e. DE POSTE.

L'endroit est écarté, j'y consens.

C A D E T, *crachant dans ses mains.*

Battons-nous.

LE PERRUQUIER.

Calme-toi, mon enfant. Quelle ardeur !

C A D E T.

Ah ! je grille !

LE PERRUQUIER.

Quoi qu'en dise Bridois, il est de ma famille,
Ce ne fut jamais là le fils d'un procureur.
(*haut*).

C'est un petit César.

LE MAITRE DE POSTE.

Et les armes ?

LE PERRUQUIER.

Monsieur,

Vous êtes militaire, et de ce nom frappée
Notre vaillance ici a fait choix de l'épée.

LE MAITRE DE POSTE. (*Fausse sortie.*)
Il suffit.

CADET.

Pas du tout je ne veux pas de ça,
Il seroit le plus fort avec cette arme-là.

LE PERRUQUIER, (*bàs à Cadet*).

Va je te montrerai l'art de te bien défendre.

LE MAITRE DE POSTE, *revenant*.
Et l'heure?

LE PERRUQUIER.

Fixez-la, nous viendrons vous attendre.

LE MAITRE DE POSTE.

Au déclin du jour.

LE PERRUQUIER.

Soit.

CADET.

Mais je n'y comprends rien.

Quel diable de jargon!

LE MAITRE DE POSTE.

J'y serai.

LE PERRUQUIER.

C'est fort bien!

LE MAITRE DE POSTE.

Trouvez-vous-y sur-tout.

LE PERRUQUIER.

Quelle crainte est la vôtre!

Nous y serons, monsieur, avant vous l'un ou l'autre.

SCENE VIII.

LE PERRUQUIER, CADET.

LE PERRUQUIER, *à part*.

Bridois le croit son fils, mais de ce changement;
Je pourrai l'informer dans un autre moment.
Cet évènement seul terminoit leur querelle,
Si Bridan ne m'eût fait une insulte mortelle:
Laissons-les donc pousser l'affaire jusqu'au bout;
Quand je serai vengé je déclarerai tout.

CADET.

Comment le trouvez-vous ce monsieur?

LE PERRUQUIER.

Méprisable

Ft bien impertinent. Je plains le pauvre diable
Car tu vas le tuer sur-le-champ.

CADET.

J'en réponds.

LE PERRUQUIER.

Tu vois comme en public il nous fait des affronts!

CADET.

C'étoit bien pis tantôt.

LE PERRUQUIER.

Qu'osoit-il entreprendre?

CADET.

Je devois renoncer à Denise, à l'entendre,
Ne lui jamais parler, sans quoi c'en étoit fait.
Il alloit pour là bas me donner mon paquet,
Disoit-il.

LE PERRUQUIER.

Il va faire une belle équipée.

CADET.

Oui, mais il faut m'apprendre à me battre à l'épée.

LE PERRUQUIER.

C'est ce dont nous allons nous occuper aussi.

(*A part*).

La veuve peut venir, éloignons-le d'ici.
Elle decouvriroit bientôt tout le mystère.

(*Haut*).

Suis-moi, mon fils.

CADET.

Je suis à vos ordres, mon père.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LA VEUVE, LE PROCUREUR.

LA VEUVE, avec empressement pendant toute la
scène.

Te voilà, grâce au ciel!

CADET.

(*Le perruquier l'attire et lui dicte par son jeu muet
presque toutes les réponses pendant la scène.*)

Je suis votre valet.

Mais laissez-moi, je vais me battre.

LA VEUVE.

Toi, Cadet!

48 JE CHERCHE MON PERE;

CADET.

Tout-à-l'heure.

LA VEUVE.

Grand dieu!

LE PERRUQUIER, *à part.*

La maudite entrevue!

LA VEUVE.

Monsieur t'a dû conter....

CADET, *l'attire pour l'emmener.*

La chose est tout sue.

LE PROCUREUR.

Te battre! et contre qui?

CADET.

Ne m'interrogez pas;

Je m'en vais recevoir ou donner le trépas.

LE PERRUQUIER.

(*Bas à Cadet.*)

Il est têtù. Partons.

LE PROCUREUR.

Mais ma fille....

CADET.

Je l'aime.

Et je l'épouserai, monsieur, malgré vous-même.

LA VEUVE.

Veux-tu nous écouter?

LE PROCUREUR.

Renonce à ton amour.

CADET.

Non, je l'adorerai jusqu'à mon dernier jour.

LA VEUVE, *à part.*

L'impertinent!

LE PROCUREUR.

Tu crois....

CADET.

Juste, ce qu'il faut croire.

LA VEUVE.

Quel obstiné!

LE PROCUREUR.

Je suis...

CADET?

CADET.

Tout ça c'est du grimoire,
 Je ne veux pas l'entendre, et nous nous en allons.
 (*Le Perruquier l'attire.*)

LA VEUVE, l'arrêtant.

Encor un coup, ton père...

CADET.

Adieu...

LE PROCUREUR.

C'est...

CADET. (*Le Perruquier l'attire.*)

Détallons.

LA VEUVE.

Quoi, nous ne pouvons pas?...

CADET.

Brrr!

LA VEUVE.

Un seul mot.

CADET.

Fadaise.

Monsieur reste, avec lui causez tout à votre aise.

LE PROCUREUR.

Le hasard veut....

CADET.

Tarare!

LA VEUVE.

On te dit....

CADET. (*Le perruquier l'attire.*)

A revoir.

Dans peu vous connoîtrez qui je suis.

LA VEUVE.

Mais....

CADET.

Bon soir.

LE PERRUQUIER, à la veuve.

Je viens de lui conter votre nouvelle histoire;

Mais un menteur dit vrai, qu'on ne veut pas le croire.

D

SCÈNE X.

LA VEUVE, LE PROCUREUR;

LA VEUVE.

Mon cher monsieur Bridois, il faut suivre leurs pas.
Cadet est votre fils.

LE PROCUREUR.

Ou bien il ne l'est pas.

C'est l'un des deux, le fait n'a nulle certitude.
Quand vous m'aurez appris.

LA VEUVE.

J'ai trop d'inquiétude.

Et ne peux sur cela m'expliquer maintenant.
Songez qu'il va se battre, et que dans un instant
Il peut lui survenir un malheur.

LE PROCUREUR.

Oui, madame.

LA VEUVE.

Le désespoir, la mort sont au fond de mon ame!
Ce Brivac m'est suspect; Cadet sort furieux.
Je ne sais où j'en suis.

LE PROCUREUR.

J'aurai sur lui les yeux.

Rassurez-vous.

LA VEUVE.

Partez et revenez bien vite

Tranquilliser mon cœur.

LE PROCUREUR.

J'y vole tout de suite.

*(il revient sur ses pas.)*Ça, faudra-t-il?...
(il revient.)

LA VEUVE.

Monsieur, ce retard est cruel.

LE PROCUREUR.

(il revient.)

Je me sauve. Je sais ce que c'est qu'un duel.

LA VEUVE.

Eh! je n'en doute point; mais décampez de grace!

LE PROCUREUR.

(il revient.)

J'y vais. Je verrai bien s'il est né de ma race,

COMÉDIE.

51

Ce doit être un gaillard s'il est vraiment mon fils.

LA VEUVE,

Encor ! partirez-vous à la fin ?

LE PROCUREUR.

J'obéis.

SCÈNE XI.

LA VEUVE, *seule.*

Le ciel en soit loué ! divine providence,
Réalise en ce jour ma flatteuse espérance !
Le sort à mes desirs semble ici s'accorder ;
Faisons tous nos efforts pour le bien seconder.
Que Cadet sain et sauf , et frère de Denise ,
Me consacre la foi que je me suis promise ;
Et puisse le sauveur devenu notre appui ,
Nous donner des enfans qui soient dignes de lui !

FIN DU SECOND ACTE.

A C T E T R O I S I È M E.

Le jour baisse peu-à-peu.

S C E N E P R E M I È R E.

D E N I S E , *seule.*

Tout ce qui s'est passé chez nous me désespère.
 Est-il possible, hélas ! Cadet seroit mon frère !
 De mon père, en tremblant, j'attendois le retour,
 Et je ne le vois point. Quel jour ! quel triste jour !
 Où sont-ils tous ? à qui faire entendre ma plainte ?
 Je passe à chaque instant de l'espoir à la crainte.
 Que madame Arcangèle est heureuse ! Cadet
 Va l'épouser sans doute, et pour moi c'en est fait,
 Je suis sa sœur. Ha ! dieu !

S C E N E I I.

L A V E U V E , D E N I S E.

L A V E U V E , *sans voir Denise.*

Quel tourment que l'attente !
 Le vent, le moindre bruit, malgré moi m'épouvante.
 J'éprouve des frissons, certain saisissement
 Qui ne me laissent pas en repos un moment.
 Mais que vois-je ? Denise !

D E N I S E.

Eh quoi, c'est vous, madame ?

L A V E U V E , *à part.*

Quel dépit son aspect excite dans mon ame !
 Je sens qu'il me fait presque oublier ma douleur.
(haut.)
 Vous pleurez ?

D E N I S E.

Il est vrai.

L A V E U V E , *avec hypocrisie.*

Je plains votre malheur.
 Mais domptez un amour dont l'église murmure,

De telles liaisons révoltent la nature.
 Songez que de Cadet le ciel vous fit la sœur,
 Et qu'en alimentant une funeste ardeur,
 Aux préceptes divins vous devenez rebelle,
 Et provoquez sur vous la justice éternelle.
 Consolez-moi plutôt. Le destin en courroux
 Peut encore aujourd'hui m'affliger plus que vous.
 Cadet vous appartient ; mais je le considère
 Sous un titre plus saint que n'est celui de frère ;
 En ce moment , conduit par un penchant fatal,
 Peut-être expire-t-il de la main d'un rival.

D E N I S E.

Lui ! comment ?

L A V E U V E.

A Bridan , bientôt on vous marie.

Et son erreur sans doute....

D E N I S E.

Ah ! daignez , je vous prie ,
 Me dire en quel endroit ils sont.

L A V E U V E.

Mais comme vous

Je voudrais le savoir et sauver mon époux.

D E N I S E.

Il ne l'est pas , madame.

L A V E U V E.

O fille malheureuse !

Quoi ! rien ne peut guérir ta flamme incestueuse ?
 Ton amant est ton frère , et ton cœur endurci
 Ose encore à mes yeux le disputer ici !
 Que prétends-tu ? quels sont tes desseins ? misérable !
 Le démon te poursuit de son venin coupable.
 Si des hommes tu peux braver le jugement ,
 Crains du ciel irrité le juste châtiment.
 Tôt ou tard pour punir ton indigne foiblesse ,
 Dieu lancera sur toi sa foudre vengeresse :
 Tu te repentiras de tes crimes alors ;
 Mais il ne sera plus sensible à tes remords.
 Va , fuis loin de mes yeux , ton horrible présence
 Répand jusque sur moi sa maligne influence.
 Livre-toi sans réserve à ton impureté ,
 Sans corrompre ces lieux de ton souffle infecté.

54 JE CHERCHE MON PERE,

DENISE, *avec force et sentiment.*

Je ne redoute rien, et ce Dieu, bon, sensible,
Que vous me dépeignez menaçant et terrible,
Malgré tous vos transports, vos présages affreux,
Peut, s'il vent, à l'instant nous juger toutes deux.
Mon cœur est pur, le vôtre est peut-être de même;
Je le crois, cependant cette chaleur extrême
Qu'ici vous affectez à nommer votre époux,
Celui qu'aucun lien n'attache encore à vous,
N'est qu'un raffinement, une méchante trame,
Dont votre orgueil se sert pour déchirer mon ame;
Vous triomphez pourtant. Supposons que Cadet,
Comme vous l'assurez, soit mon frère en effet,
Qui vous dit, s'il est vrai qu'il songe au mariage,
Que ce soit avec vous, madame, qu'il s'engage?
J'en doute, s'il apprend, prêts à nous séparer,
Que vous prites plaisir à me désespérer.

LA VEUVE.

Peste! le beau discours! mais pour une novice,
D'honneur, vous méritez que l'on vous applaudisse.
Continuez, mon cœur, vous parlez comme il faut.

DENISE.

Cadet est en danger, vous l'oubliez bientôt.
Moi j'y songe et je vais....

LA VEUVE.

J'entends du bruit.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CADET, *armé d'une épée,*
avec un habit grotesque.

(*Il fait nuit.*)

CADET.

Qui vive?

Personne ne répond. Attendons qu'il arrive.

DENISE.

C'est sa voix.

LA VEUVE.

Est-ce lui?

CADET.

C'est moi; mais qui va là?

DENISE.

Cher Cadet!

CADET.

C'est Denise! approche.

LA VEUVE.

Me voilà.

CADET.

Vous aussi! cachez-vous, et me laissez tranquille.

LA VEUVE, *tendrement.*

Tu me rebutes?

CADET.

Oui.

DENISE, *tôtant l'épée.*

Quel est cet ustensile?

CADET.

Une épée.

DENISE.

Et pourquoi?

LA VEUVE.

Qu'en veux-tu faire, hélas?

CADET.

C'est pour me battre.

LA VEUVE.

O ciel!

CADET.

Allez-vous-en.

DENISE.

Non pas!

CADET.

Il le faut, ma petite.

LA VEUVE, *à part.*

Oh! le monstre!

DENISE.

Je tremble.

CADET.

Une fois Bridan mort on nous unit ensemble.

DENISE.

Notre sort a, dit-on, changé dans un moment.

CADET.

Je n'en crois pas un mot.

DENISE.

Mais, madame...

D 4

C A D E T.

Elle ment.

L A V E U V E.

Ah ! je mens ! c'e t aussi trop loin pousser l'outrage,
 Tu prétends obtenir Denise en mariage ?
 Quand le ciel n'eût pas mis un obstacle entre vous
 Qui te prive à jamais du nom de son époux,
 Serait-ce en maltraitant celui qu'on te préfère,
 Qu'à te donner sa main tu forcerois son père ?
 Ne vas pas le penser ; mais ce n'est pas ici,
 Lefait dont il s'agit. Tu vas être éclairci,
 Tu crois Brivac ton père, il ne l'est pas.

C A D E T.

Qu'entends-je !

Comment ! soir et matin il faudra que j'en change ?

L A V E U V E.

Considère à présent quelle étoit ton erreur.
 Bridois est ton vrai père, et Denise ta sœur.

C A D E T.

Mon dieu !

L A V E U V E.

Monsieur Brivac déjà te l'a dû dire.
 Bridois et moi, tantôt nous venions t'en instruire,
 Mais sur cela nos soins ont été superflus,
 Et tu nous as tous deux sans cesse interrompus.

C A D E T.

Je n'en puis plus.

D E N I S E.

Voilà le secret.

C A D E T.

Quelle aubaine !

Encor un père ! oh ! non, ce n'étoit pas la peine
 De trouver celui-là.

D E N I S E.

Peut-être !...

C A D E T.

Vous, ma sœur !

Convenez que c'est là jouer d'un grand malheur ?
 Un amour... si solide... ah ! ce coup me terrasse.
 Que diable maintenant voulez-vous que j'en fasse ?

L A V E U V E.

Mon petit.

C A D È T.

Vous m'avez percé de part en part.
Et vous me caressez ?

L A V E U V E.

Mais...

C A D È T.

Attendre si tard !
Voir ainsi brusquement ma bonne foi trompée !
Ah ! j'en'ai plus besoin de cette longue épée ,

(Denise la prend).

V'là le combat fini, Bridan est le vainqueur.
Le gascon maintenant défendra son honneur
Tout comme il lui plaira, ce n'est plus mon affaire.
Aussi bien, je le vois, ce n'étoit qu'un faussaire,
Il ne m'avoit rien dit de ce galimathias,
Et m'envoyoit devant pour enivrer là-bas
Mon nouveau père, afin qu'ici je me battisse
Pour des prunes encor, voyez quelle malice !

D E N I S E.

Ne te chagrine pas.

C A D È T.

C'est dans le cœur humain.

Je vous perds.

D E N I S È.

Sur ton sort mon père est incertain.

L A V E U V E.

Le fait est averé.

D E N I S E.

Non.

L A V E U V È.

Si, Cadet.

D E N I S E.

Les preuves...

L A V E U V E.

Sont frappantes.

D E N I S E.

Pour vous.

C A D È T, à part.

Quelles rudes épreuves !

D E N I S E.

Prends courage.

58 JE CHERCHE MON PÈRE,

LA VEUVE.
Crois-moi.

CADÉT.

Bel encouragement!

LA VEUVE.

Moi seule tiens le fil de cet événement.

DENISE.

C'est ce qui vous rassure et vous rend si joyeuse;
Mais on sait que de lui vous êtes amoureuse,
Et que vous voudriez, madame, de bon cœur,
Afin de l'épouser, que je fusse sa sœur.
On ne vous croira pas aussi.

LA VEUVE.

Langue maudite!

CADÉT.

Je la respecte. Mais...

LA VEUVE.

Où me vois-je réduite?

CADÉT.

Si c'est là quelle vise, elle se trompe bien;
Je jure que jamais je ne lui serai rien.

LA VEUVE.

Non! eh bien, c'est assez, traître, je me retire;
Je ne t'obtiendrai pas, mais je pourrai vous nuire.

CADÉT.

Et vous n'avez pas peur d'offenser le bon dieu!
Fi, la mauvaise, allez.

LA VEUVE.

Vous m'entendez? adieu.

(Elle rentre chez elle).

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté LA VEUVE.*

CADÉT, *à la cantonade.*

Vous ne nous ferez rien, malgré votre colère,
Et j'ai de mes papiers, chargé mon premier père;
Méchante créature!

DENISE.

Ah! quelle femme!

Quoi ?

Elle est comme un lutin acharnée après moi.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE M^c. DE POSTE, *armé.*

CADET.

Mais quelqu'un vient, va-t-en.

DENISE.

Souffre que je demeure.

CADET.

Faut pas qu'ici tous seuls on nous trouve à cette heure,
Çà te feroit du tort.

DENISE.

Et si c'est ton rival ?

CADET.

Raison pour t'en aller.

DENISE.

Mais s'il te fait du mal ?

LE M^c. DE POSTE, *en tâtonant.*

On cause.

CADET.

Eh ! non.

DENISE.

Je crains..

CADET.

T'ai-je jamais trompée ?

Adieu.

DENISE.

Bon soir. Sois sage.

CADET.

Oui.

DENISE.

J'emporte l'épée.

(Elle s'en va).

60 JE CHERCHE MON PERE,
SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, hors DENISE.

CADET, *voulant ravoir l'épée.*

Non pas.

LE M^e. DE POSTE.
Sit!

CADET.

C'est moi.

LE M^e. DE POSTE.

Qui?

CADET.

Cadet.

LE M^e. DE POSTE.

Je suis Bridan.

CADET, *à part.*

Je m'en vais l'informer de mon triste accident.

Outre que je n'ai plus ce qu'il me faut....

LE M^e. DE POSTE.

En garde.

CADET.

Je ne peux pas.

LE M^e. DE POSTE.

Poltron!

CADET.

Plus que vous je hasarde,

Vous avez une épée, et moi je n'en ai plus.

LE M^e. DE POSTE.

En garde.

CADET.

Ecoutez.

LE M^e. DE POSTE.

Non.

CADET.

Quoi?

LE M^e. DE POSTE.

Discours superflus.

Nous sommes sur la place, et je veux en découdre.

CADET.

Vous êtes prompt.

COMÉDIE.

61

LE M^e. DE POSTE.

Engarde.

CADÉT.

Et vif.

LE M^e. DE POSTE.

Comme la poudre.

Pour la dernière fois...

CADÉT.

Quel homme!

LE M^e. DE POSTE.

Ah! par la mort!..

CADÉT.

Un moment, s'il vous plaît, ne poussez pas si fort.

LE M^e. DE POSTE.

Est-ce ainsi qu'avec moi, vous voulez vous défendre?

CADÉT.

Avant de se tuer il faut du moins s'entendre.

D'abord je n'ai pas d'arme, on me l'a prise.

LE M^e. DE POSTE.

Qui?

CADÉT.

Mais Denise à l'instant.

LE M^e. DE POSTE.

Elle étoit donc ici?

CADÉT.

Sans doute.

LE M^e. DE POSTE.

Avec vous?

CADÉT.

Oui.

LE M^e. DE POSTE.

Maraud!

CADÉT.

Pas de sottise.

LE M^e. DE POSTE.

Je ne sais qui me tient...

CADÉT.

Mon dieu, que je vous dise!

LE M^e. DE POSTE.

Est-ce pour s'expliquer qu'on donne un rendez-vous?

Où donc est votre père? il se battra pour vous.

62 JE CHERCHE MON PÈRE;

C A D E T.

Mon père, oh! oui, c'est ça.

L E M^e. D E P O S T E.

L'est-il?

C A D E T.

Non.

L E M^e. D E P O S T E.

Quel vertige!

C A D E T.

Mais il le fut.

L E M^e. D E P O S T E.

Comment?

C A D E T.

Il ne l'est plus, vous dis-je.

L E M^e. D E P O S T E.

Ce jeu...

C A D E T.

Je ne ris point.

L E M^e. D E P O S T E.

Finirez-vous bientôt?

C A D E T.

Je vous dis que j'en ai changé depuis tantôt.

L E M^e. D E P O S T E.

Vous moquez-vous de moi?

C A D E T.

Non, je vous le proteste.

Au rendez-vous fixé, plus que vous je fus preste,
Je vous aurois tué, monsieur, mais un malheur...

L E M^e. D E P O S T E.

Expliquez-vous.

C A D E T.

Sachez que Denise est ma sœur.

L E M^e. D E P O S T E.

Se peut-il!

C A D E T.

Ah! c'est là ce qui me désespère.

L E M^e. D E P O S T E.

Votre sœur!

C A D E T.

Hélas! oui, je suis fils de son père.

Du moins, à ce qu'on croit.

LE M^e. DE POSTE.

Mais Brivac ?...

CADET.

C'est à lui

Qu'on m'a donné d'abord. En v'là deux aujourd'hui.

Si les pères toujours me poursuivent de même,

Je ne dis pas qu'un jour je n'en trouve un troisième.

LE M^e. DE POSTE.

Par quel enchainement ?...

CADET.

C'est bien long à conter,

LE M^e. DE POSTE.

Dis toujours.

CADET.

Vous voyez qu'il falloit m'écouter.

LE M^e. DE POSTE.

Parle vite.

CADET.

Monsieur, je suis le fils d'un père

Qui servoit à cheval. Il planta là ma mère

Si-tôt que je fus né; ça lui fait peu d'honneur.

LE M^e. DE POSTE.

Acheve; ce soldat se nommoit ?

CADET.

La Valeur.

LE M^e. DE POSTE.

Quoi ?

CADET.

Si vous me troublez, je ne pourrai rien dire.

Quant à ses autres noms, on ne peut pas les lire,

Tant ils sont mal écrits! ce qu'on voit à demi,

C'est que le principal se commence par *Bri*...

Ceux de ma mère y sont de la même manière,

Et de plus mes papiers tous usés par derrière.

Pour mon âge et l'endroit de ma naissance.

LE M^e. DE POSTE.

Et bien ?

CADET.

Le plus fin des docteurs n'y reconnoît rien.

LE M^e. DE POSTE.

Eh ta mère s'étoit mariée, où ?

CADET.

La ville

Que vous me demandez ?

LE M^e. DE POSTE.

Oui.

CADET.

Mais c'étoit l'an mille...

Et cétéra, dit-on.

LE M^e. DE POSTE.

Et le mois ?

CADET.

A Sedan.

LE M^e. DE POSTE, à part.*(Il le regarde de près.)*

Quel rapport ! en effet....

CADET.

Qu'est-ce, monsieur Bridan ?

LE M^e. DE POSTE.

Ensuite, n'est-il rien dont tu te ressouvienes ?

CADET.

Si fait, ma chère mère est morte à Valenciennes,

Et la veuve m'a dit que ce fut de besoin.

De ma débile enfance alors elle prit soin.

J'ignore quel motif encouragea son zèle ;

Mais la dame, à coup sûr, me mitonnoit pour elle,

Puisqu'aujourd'hui de force elle veut m'épouser.

Je vous ai conté tout et sans rien déguiser ;

Si sur moi quelque chose à présent vous tourmente,

Allez-vous-en, monsieur, trouver ma fausse tante.

LE M^e. DE POSTE.

Ah ! Cadet, ton récit me pénètre.

CADET.

Pourquoi ?

LE M^e. DE POSTE.

Qu'allions-nous faire ?

CADET.

Eh ! mais, nous battre vous et moi.

Et nous tuer peut-être, on ne sait pas.

LE M^e. DE POSTE.

O crime !

Dieu nous sauve tous deux sur le bord de l'abîme.

CADET.

CADET.

Etes-vous fou ?

LE M^e. DE POSTE.

Non pas.

CADET.

Qu'est-ce donc ;

LE M^e. DE POSTE.

Mon cher fils !

Je n'y peux plus tenir , et mes sens attendris....

CADET.

Vous pleurez ?

LE M^e. DE POSTE.

Doux moment !

CADET.

Votre ton m'embarrasse ;

LE M^e. DE POSTE.

Je suis ton père.

CADET.

Encore !

LE M^e. DE POSTE.

Oui, viens que je t'embrasse ;

CADET.

Moi ? votre fils !

LE M^e. DE POSTE.

Tu l'es.

CADET.

C'est un sort ! et de trois ;

Que de pères , grand dieu ! c'en est trop à la fois.

LE M^e. DE POSTE.

Les autres ne sont rien.

CADET.

La fortune m'accable ;

LE M^e. DE POSTE.

On t'abuse , et c'est moi qui suis le véritable ;

CADET.

Plût au ciel !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE PERRUQUIER,
LE PROCUREUR, *en pointe de gâté un
peu marquée.*

LE M^e. DE POSTE.

Écoutons.

LE PROCUREUR.

Est-ce ici?

LE PERRUQUIER.

C'est le but.

CADÉT, *à part.*

Je vais être en famille ou jamais on n'y fut.

LE PROCUREUR.

Quelqu'un parle.

LE PERRUQUIER.

Il est vrai.

CADÉT, *au maître de poste.*

Ce sont vos deux confrères.

LE PROCUREUR.

Ils vivent.

LE PERRUQUIER.

Je le crois, les morts ne jasant guères.

Avançons.

CADÉT.

C'est nous.

LE PROCUREUR.

Qui?

CADÉT.

Nous, Cadet et Bridan.

LE PERRUQUIER.

Eh bien, cela s'est donc passé sans accident?

CADÉT.

Grace à vous, n'est-ce pas?

LE PROCUREUR.

Nous voici.

CADÉT.

Pourquoi faire?

LE M^e. DE POSTE.

Votre présence ici me devient nécessaire.

COMÉDIE.

67

LE PERRUQUIER.

Vous n'avez pas fini ?

LE M^c. DE POSTE.

Ce n'est plus un cartel

Dont il s'agit.

LE PROCUREUR.

Tant mieux,

LE PERRUQUIER.

Monsieur n'a pas de fiel.

LE M^c. DE POSTE.

Partagez mes transports, et jugez ma surprise;

J'ai retrouvé mon fils.

LE PERRUQUIER.

C'est une marchandise

Qui n'est pas rare.

LE PROCUREUR.

Oh ! non.

LE PERRUQUIER.

Il en pleut.

LE PROCUREUR.

A l'instant ;

Nous pouvons tous les deux vous en offrir autant.

LE PERRUQUIER.

Oui, nous en avons un en commun.

CADET.

Qu'est-ce-à-dire ?

LE PERRUQUIER.

Viens, Cadet.

LE PROCUREUR.

Viens, mon fils.

LE M^c. DE POSTE.

Moi, je vous le retire.

Il m'appartient.

CADET.

Oui dà, c'est à lui que je suis.

LE PROCUREUR.

Je t'abandonnerois ? Non.

LE PERRUQUIER.

Ni moi, je ne puis.

LE PROCUREUR.

C'est mon sang.

E 2

68 JE CHERCHE MON PERE.

LE PERRUQUIER.

C'est le mien.

LE M^e. DE POSTE.

Quelle erreur est la vôtre ?

CADET, *se débattant.*

Ils me pincnt. Sont-ils enragés l'un et l'autre ?

Laissez-moi donc, messieurs.

LE M^e. DE POSTE.

Voulez-vous le lâcher ?

LE PROCUREUR.

Je l'aime.

LE PERRUQUIER.

Il me plaît.

LE M^e. DE POSTE.

Rien ne peut m'en détacher.

CADET.

V'là du nouveau.

LE PROCUREUR.

Morbleu !

LE PERRUQUIER.

C'est d'une effronterie !...

CADET.

Ah ! ne vous battez pas, mes pères, je vous prie.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA VEUVE, DENISE,

accourant.

LA VEUVE.

Quel vacarme effrayant !

DENISE.

Qu'arrive-t-il encor ?

J'accours.

LE PERRUQUIER, *montrant Cadet.*

On se débat pour ce joli trésor.

LE PROCUREUR.

On m'enlève mon fils.

LE M^e. DE POSTE, *à la veuve.*

Que madame prononce

L'équité sûrement va dicter sa réponse,

Elle seule connoît le destin de Cadet,
Et nous en peut à tous dévoiler le secret.

CADET, *bas au maître de Poste.*
Ne vous y fiez pas, la vieille a du manège.

DENISE.
Ah! nous sommes perdus!

LE M^e. DE POSTE, *bas à Cadet.*
Je vais lui tendre un piège.

LA VEUVE, *au maître de Poste.*
Certes! et devant vous j'atteste sur l'honneur
Que monsieur est son père et Denise sa sœur.

DENISE.
Malheureuse!

LE PROCUREUR.
Est-ce dit?

LE PERRUQUIER.
Qu'avez-vous à répondre?

CADET, *à la veuve.*
Mais vous mentez.

LE M^e. DE POSTE, *bas à Cadet.*
Silence, et je vais la confondre.

LA VEUVE.
Cadet ne peut donc pas devenir son époux;
Ainsi, monsieur Bridan, parlez, elle est à vous.

CADET, *à part.*
L'indigne!

LE M^e. DE POSTE.
A cet arrêt, nous souscrivons, madame.
Près d'elle je saurai faire valoir ma flamme.
Mais je veux jusqu'au bout pousser l'interrogat;
A Cadet il s'agit d'assurer son état.
Ma femme se nommoit Marguerite Julie...

LA VEUVE, *avec précipitation.*
La mère de Cadet s'appeloit Amélie.

LE PROCUREUR.
Justement.

LA VEUVE.
Désormaux.

LE PROCUREUR.
Vous errez.

LA VEUVE.
Qu'ai-je dit?

72 JE CHERCHE MON PERE,

LE M^e. DE POSTE.

Vous voulez intriguer, et vous manquez d'esprit!

LA VEUVE.

Intriguer ? moi !

LE M^e. DE POSTE.

Beaucoup. Mais je vous ai trompés.

La vérité l'emporte, et vous est échappée,
Approche, mon cher fils, je te rends le repos,
Reste avec moi, ta mère avoit nom Désormaux.

LE PERRUQUIER.

Cet éclaircissement termine le chapitre.

LE M^e. DE POSTE.

On ne peut désormais te disputer ton titre,
Je suis ton père.

C A D E T.

Enfin !

LE PROCUREUR.

Est-il vrai.

D E N I S E.

Juste ciel !

LA VEUVE.

J'étouffe !

LE PERRUQUIER.

Eh bien ! la veuve ?

LA VEUVE.

Ah ! Jesus !

LE PERRUQUIER.

C'est cruel !

Il falloit contenir votre indiscrete langue,
Elle a fait là pour vous une sotte harangue,
Vous devez bien souffrir de ce malheur soudain,
Pour vous en consoler, je vous offre ma main.

LA VEUVE, avec force.

Eh monsieur ! laissez-moi. Dans ma douleur profonde,
Je renonce à ce traître, à vous, à tout le monde.
De ton père à présent te voilà le rival,
Ingrat, et du malheur, c'est pour toi le signal.
Je le connois, je vois qu'il aura la foiblesse
De te sacrifier jusques à sa maîtresse,
Epouse-la. Bientôt, l'un l'autre désunis,
De vos feux criminels vous serez trop punis,

COMÉDIE.

71

Ce sont-là tous mes vœux, ma volonté dernière,
Mes adieux, mes desirs et ma seule prière!

(Elle rentre chez elle).

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LA VEUVE.

C A D E T.

Le joli compliment! pourtant j'en suis fâché,
Elle a pris soin de moi, je lui suis attaché.

LE PERRUQUIER.

Je saurai l'appaiser.

C A D E T.

Il suffit.

LE PERRUQUIER, au maître de poste, et lui
rendant les papiers de Cadet.

A cette heure,

Je vous rends ce paquet, qu'en vos mains il demeure
Puisqu'il est votre fils.

LE M^e. DE POSTE.

Je l'accepte et je vais

Rendre ici deux amans heureux et satisfaits,
Si toutefois Bridois y consent.

LE PROCUREUR.

Moi, de reste.

LE M^e. DE POSTE.

Mon fils aime Denise.

C A D E T.

Ah! oui.

LE PERRUQUIER.

C'est manifeste.

LE M^e. DE POSTE.

Je l'épousois, eh bien! tenez, faisons un troc.

LE PERRUQUIER.

Le petit est taillé pour soutenir le choc.

LE M^e. DE POSTE.

La veuve l'a prêté. Donnez-lui votre fille.

LE PROCUREUR.

Volontiers.

72 JE CHERCHE MON PERE, COMÉDIE.

LE PERRUQUIER.
Ce n'est pas sortir de la famille.

CADET.

Me voilà ton époux !

DENISE.

Cher ami !

CADET.

Quel plaisir

Les bons pères ! tout va selon notre desir,
L'aurions-nous espéré d'après cette journée ?
Quel embrouillamini dans notre destinée !
Dans la mienne sur-tout quel bon et mauvais jeu !
D'une tante d'abord je me crois le neveu,
Pas du tout, elle m'aime et veut être ma femme ;
Je refuse et je suis mis dehors par la dame,
Un paquet à la main et me voilà bâtard.
Mon père, me dit-elle, est caché quelque part.
Je le cherche ; au lieu d'un, sans sortir de la ville,
J'en vois trois coup-sur-coup m'arriver à la file.
Pour m'enlever Denise on m'appelle en duel,
Je m'y rends bravement, et la bonté du ciel
Fait que je trouve là justement mon vrai père,
Qui me pardonne tout, répare ma misère,
Et se montre envers moi tellement généreux,
Qu'il me donne l'objet dont il est amoureux.
Pour mon bonheur exprès il arrive en troisième.
Si pour moi le public devient le quatrième,
L'exemple séduira, je vois, beaucoup de gens,
Qui comme moi bientôt chercheront leurs parens.

F I N.

